

LES FRATRIES DANS *LA PAYSANNE PERVERTIE* ET *LE PAYSAN PERVERTI* DE RÉTIF DE LA BRETONNE

Mamadou SIDIBE,

Doctorant

Université Félix Houphouët Boigny (RCI)

Mamadousid2@gmail.com

RÉSUMÉ

Dans cet article, la fratrie est considérée comme un lien à la fois familial et social. On a tenté de décrire le fonctionnement dans *La Paysanne perversie* et *Le Paysan perversi* de Rétif de la Bretonne. La réflexion met en exergue deux catégories de fratrie très pertinentes dans la relation interpersonnelle rétivienne. On y évoque les règles : les particularités de la fratrie du sang et celles de la fratrie du cœur, dite fratrie sociale. Celle-ci se démarque par la rotation de la rivalité et de la complicité ; tandis que la fratrie du sang conserve ses normes de l'entraide, de la complicité.

MOTS CLÉS :

l'entraide, la complicité, la fratrie du cœur, la fratrie du sang, la rivalité.

ABSTRACT

In this article, brotherhood is considered as a family and social link. We tried to describe the system operation in Rétif de la Bretonne's *La Paysanne perversie* and *Le Paysan perversi*. The analysis shows up two pertinent types of brotherhood in Rétif's interpersonal relation. Rules are explained in it: the specificities of blood brotherhood and those of heart brotherhood also called social brotherhood. The last one is characterized by a turnover of sibling rivalry and complicity, while the first saves its social norms of mutual help and complicity.

KEY WORDS:

Mutual help, Complicity, Blood brotherhood, Heart brotherhood, Rivalry.

INTRODUCTION

La littérature française du XVIII^e siècle est purement sociale. La condition humaine est le centre des réflexions : la recherche du bien-être de l'homme devient la préoccupation première des auteurs. Les œuvres littéraires, en particulier le roman épistolaire du XVIII^e siècle, sont construites à partir de la mise en scène d'une

société, d'une famille et/ou d'un individu. Cet article s'intéresse à la notion des relations sociales ; précisément le lien fraternel dans *Le Paysan pervers* et *La Paysanne pervers* de Rétif de la Bretonne.

La *Fratrie* est le lien du sang et/ou du lait qui unit les personnes. Des personnes issues du même père et/ou mère sont des frères ou sœurs. Ils sont frères et sœurs, les enfants qui se nourrissent du sein de la même mère, de la même femme. Robert Denon et François Parot appuient cette définition première de la fratrie en ces termes : « La fratrie est (...) l'ensemble des enfants issus d'un même couple. » (Denon et Parot, 1956, p. 315) Méité Méké propose une définition plus élargie et plus moderne qui permet au mot "fratrie" d'être perçu au-delà du lien du sang et du lait : « ...dans l'ensemble des sciences sociales ou humaines, la fratrie est relation symbolique qui se construit et s'institue entre frères et sœurs « biologique », voire généalogiques. Mais la fratrie peut être, au-delà du biologique, basée sur les liens autres comme celle de la parenté et bien d'autres liens sociaux. » (Méité, 2015, p. 16) Il s'agit, dans ce travail d'analyser la fratrie du lien biologique et "bien d'autres liens sociaux" (la fratrie du cœur) chez Rétif de la Bretonne. Le travail se fait sur deux volets : le premier étudie les relations de fratrie issue du lien biologique, autrement dit la fratrie du sang ; le deuxième volet s'intéresse à la fratrie issue du lien social, ou la fratrie du cœur. Le travail fait ressortir le fonctionnement de la « relation horizontale et intragénérationnelle » (Prieur, 2011) dans les romans épistolaires rétiviens.

En effet, les formes de fratrie sont caractérisées par la dualité de l'entraide et la solidarité ; de la complicité et de la confiance, d'une part et d'autre, par l'ambivalence de la complicité et de la rivalité ; de la confiance et de la trahison. La fratrie rétivrienne est une « microsociété, [elle] apprend la rivalité et la complicité » (Meynckens-Fourez et Tilmans-Ostyn, 1999, p. 37) à l'enfant. La psychocritique et la narratologie permettent d'élucider les constituants de la fratrie chez Rétif de la Bretonne. Il s'agira donc de décrypter les normes de la fratrie que cet auteur, prolifique mais moins étudié, a mis en place, par l'organisation des procédés narratifs. La notion de la fratrie chez Rétif de la Bretonne n'a, en notre connaissance, pas encore suscité la curiosité des chercheurs ; cependant, il l'évoque de façon obsessionnelle. L'analyse des formes de fratrie permet de répondre aux questions telles que : comment la fratrie rétivrienne est-elle représentée ? Quelle est la nature des liens que les personnages entretiennent dans la fratrie ?

1. LA FRATRIE DU SANG

Le lien du sang ou biologique est la fratrie des enfants issus d'un père et d'une mère communs, ou du même père et de mère différente et vice versa. Pour désigner un frère ou une sœur de cette relation, l'on entend : *mon frère* ou *ma sœur de sang* ; on dit encore *nous avons le même sang* pour dire que nous avons les mêmes père et/ou

mère biologiques. En effet, la fratrie de sang est la plus nombreuse de toutes les formes de fratrie dans le monde romanesque de Rétif de la Bretonne. La confidentialité, la solidarité complice marquent la fratrie rétivienne. Les frères et les sœurs ont en commun un esprit de partage et d'entraide.

1.1. L'ENTRAIDE

La fratrie du sang des personnages rétiviens « obéit à des règles de fonctionnement qui » (Gaye, 1993, p. 205) déterminent la nature du lien. Les frères et sœurs entretiennent réciproquement des relations d'entraide, qui fortifient la solidarité fraternelle : « Le besoin de l'aider suscite l'unanimité et ainsi renforce le sentiment d'affiliation. » (Favart, 2003, p. 167) soutient Évelyne Farart. L'amour fraternel entretient le partage du bonheur. Ainsi, le récit de *La Paysanne pervertie* s'ouvre par la culture de l'entraide que le père inculque à ses enfants : « J' ai de nombreux enfants, et il faut que quelqu' un se pousse, pour aider et soutenir les autres qui, à faute de bien, tomberont et déchéeront [sic.] après moi : par ainsi, j'en mettrai un ou deux à la ville... » (De la Bretonne, 1972, p. 47) Le père crée la solidarité et l'entraide fraternelle entre ses nombreux enfants envoyant "un ou deux à la ville" à la quête du bonheur. Les yeux tournaient sur Ursule et Edmond qui sont plus prompts à soutenir les frères et sœurs qui tomberont après le père : « Car effectivement, il n'y avait aucun de nous qui eût autant de gentillesse de figure (...) ni de noblesse d'âme, pour s'y montrer digne de notre sang ; ni de tendresse filiale et fraternelle, pour s'y souvenir de nous et nous y servir. » (De la Bretonne, 1972, p. 47) Ces deux frères travaillent à la ville, l'un pour l'autre et les deux pour tous les frères du village. Le bonheur de l'un se dirige vers l'autre qu'il considère comme l'autre soi-même : « la fratrie s'organise autour de "l'un pour l'autre". » (Prieur, 2011) Cette marque de dévouement de la solidarité fraternelle fait qu'Edmond cède son amante, Edmée, à son jeune frère de campagne, Bertrand : « Il faut l'avouer, je ne pourrais me résoudre à renoncer tout à fait à Edmée, et à la voir passer dans une autre famille étrangère ; il me semble que je ne m'en prive pas en la cédant à Bertrand [...] Je le préfère, je ne puis la céder qu'à quelqu'un qui me soit cher, aussi cher que moi-même. » (De la Bretonne, 1776, p. 59) Il introduit son frère dans le bonheur du mariage avantageux qu'il avait espéré pour lui-même.

À Paris, les frères, Edmond et Ursule, se retrouvent sous la conduite de Gaudet d'Arras, le maître libertin, philosophe moine. Ce dernier se charge de les introduire dans le monde de la bonne compagnie, la courtisanerie. Il leur enseigne les principes de la vie mondaine ; pour assoir leur bonheur à eux tous, ils doivent s'unir et s'entraider. L'un œuvre pour la réussite de l'autre. Gaudet appelle à une entraide infailible pour se fortifier davantage en ville :

...Edmond et vous, de manière que l'un porte l'autre à la fortune ; et le moyen le plus simple pour cela, c'est d'agir, lui, comme s'il n'avait en vue que votre avantage ; et vous que le sien. Dans tout ce que vous ferez, il faudra toujours vous dire : *Qu'en résultera-t-il pour mon frère ?* Je vous prédis qu'il n'y a pas de meilleur moyen de faire votre chemin l'un et l'autre, et de vous rendre heureux à jamais : en pensant à votre frère, vous ferez mieux vos affaires, qu'en ne pensant qu'à vous seule : et lui, en sacrifiant tout pour vous mettre dans une situation brillante, travaillera plus efficacement pour lui-même que s'il vous oubliait... (De la Bretonne, 1972, p. 235)

« La relation fraternelle peut être [...] un lieu (...) d'échanges [pour adoucir] la souffrance. » (Soulé, 1981, p. 11) L'entraide fraternelle, conduit Edmond et Ursule à la fortune même avec les frères de la campagne. La recherche de l'avantage de l'un, motive les actions de l'autre. Avant d'entreprendre toute chose, chacun doit se demander sur l'intérêt de l'autre. La faillite de leur solidarité entraîne leur chute dans le libertinage. Ainsi, le lien fraternel est perçu chez les personnages rétiviens comme une couverture : la relation de l'entraide consiste à dissimuler les défauts ou les erreurs de l'autre, et à se soutenir. La fratrie du sang chez Rétif de la Bretonne « obéit au principe de la solidarité de toutes les épreuves qui touchent la vie d'un de ces membres. » (Koné, 2015, p. 31) Le lecteur est témoin de cette solidarité complice dans toutes les correspondances des confidents. Le soutien mutuel exige une complicité indissoluble dans la fratrie. Les marques de confidentialité fraternelle ne sont pas rares dans la fratrie rétivienne.

1.2. LA CONFIDENCE

La complicité fraternelle chez Rétif de la Bretonne appelle à une relation d'entente, et d'amour. Il y sort de la complicité une confidentialité réciproque. Ce lien de relation fraternelle domine tous les autres liens socio-familiaux. Méité Méké confirme en ces termes : « ...l'affirmation de la primauté d'une entente entre frères et sœurs surclasse l'entente entre époux. » (Méité, 2015, p. 18) Stéphanie Haxhe soutient ce point de vue en classant la fratrie au-dessus de toutes les relations sociales, et même parentales : « En effet, la fratrie permet à l'individu de nombreuses expériences dans un rapport à des pairs et une horizontalité que les parents n'offrent pas. » (Haxhe) Edmond et Ursule entretiennent une confidentialité avec leurs frères de la campagne, que la relation verticale du père et de la mère ne peut supporter. Leurs confidents sont respectivement Pierre, le frère aîné et son épouse Fanchon.

Edmond et son frère confident, Pierre, s'écrivent –dans les deux tomes du *Paysan pervers*– cinquante-une (51) correspondances sur cent-vingt-six (126) l'ensemble de toutes les lettres : soit 40,47%. Sur les cinquante-une, il existe douze (12) demandes et promesses de confiance réparties de manière équitable : six (6) par tome. Pour instaurer cette relation de confidentialité et de complicité fraternelle, Pierre rassure son frère Edmond, sur la sauvegarde du secret qui lui sera confié : « Ne te gêne

pas en m' écrivant ; car tu sais bien que c' est moi qui retire les lettres de la poste en allant à V*** pour le marché, et je ne montrerai que ce qu' il faudra montrer. » (De la Bretonne, 1776, p. 18) Il le rassure de recevoir personnellement toutes ses correspondances. Il lui promet la confiance de conserver le secret, et de ne montrer aux membres de la famille "que ce qu'il faudra".

Ainsi, dès les premiers jours d'Edmond en ville, Pierre crée une confiance avec lui, afin de recevoir un compte rendu fidèle de tout ce qu'il fait et tout ce qu'il voit. Pierre continue de réitérer la demande de confiance, de formes différentes bien sûr, tout au long du récit : « Je te prie de m' instruire de tout... » (De la Bretonne, 1776, p. 129) Quant à Edmond, il retrouve en son aîné un complice dévoué. Il lui dévoile le secret de son cœur et promet de ne rien lui cacher : « Je ne dois ni ne veux rien te cacher, mon ami. » (De la Bretonne, 1776, p. 85) L'emploi de l'expression, "mon ami", est un signe manifeste de la confiance qu'Edmond a dorénavant en son frère. Le "mon ami" dit entre les frères renforce la complicité, l'amour du lien fraternel. Il symbolise l'entente fraternelle des personnages rétiviens. L'emploi de l'impératif, "je ne dois", renforce la nécessité de la confiance fraternelle pour Edmond. Il promet autant de fois de ne rien lui cacher : « Je veux te rendre compte de tout ce que je verrai... » (De la Bretonne, 1776, p. 244), réitère Edmond.

En effet, Edmond ne manque point d'écrire à son frère ses actions dans les moindres détails. Le jeune paysan à la ville devient progressivement libertin avec sa sœur à la suite des conseils de Gaudet. Il fait régulièrement le récit de cette métamorphose : la rencontre avec Gaudet et ses enseignements, le banquet avec les moines libertins, l' excès d' admiration pour Madame Parangon, la promenade avec la jeune femme libertine qui l' entraîne dans des parties de danse. Il fait également le récit d' une journée de divertissement amoureux à Santloup-en-Vaux, « un hameau à une lieue de la ville (...) où tout le monde se rend aujourd' hui pour se divertir » (De la Bretonne, 1776, p. 48) Son amante Mlle Canon l'y invite. Il y trouve l'occasion d'embrasser et de baiser Mlle Edmée, la plus jolie fille et la plus convoitée du groupe :

...je ne sais que trouver... *embrassez Edmée*. Il m'a pris comme un éblouissement à ce mot ; en t' écrivant, mon cœur bat encore ; tous mes membres tremblotaient de plaisir en me levant ; en pressant la taille d'Edmée, en collant ma bouche sur ses joues plus douces et plus vermeilles que la feuille de rose, mon cœur se fondait. Ah ! quelle agréable haleine ! (...) ça me pénétrait, ça me flattait, ça me peinait aussi un peu, mais tout ça ensemble me faisait un plaisir comme je n'en ai jamais eu. Monsieur ! le joli jeu, le joli jeu pour l'amour ! (De la Bretonne, 1776, p. 55)

Il trouve plaisir et exprime sa satisfaction : « Oh ! mon Pierre, quel plaisir j'ai eu... » (De la Bretonne, 1776, p. 54) C'est pour lui le premier baiser qui s'est présenté dès la première rencontre. Il fait la confidence de son sentiment amoureux à son frère. Pierre ne montre pas ces confidences aux parents ; néanmoins, il prévient Edmond de la colère de ces derniers lorsqu'ils apprendront ce libertinage que d'ailleurs la religion interdit. Il le remercie d'abord pour la confiance :

Je ne puis que te remercier, mon cher frère, de ton attention à m'instruire de tout ce qui regarde des affaires, et celles de chère sœur ; ainsi que de ta complaisance et de ta confiance envers moi, qui t'engage à me marquer tout ce que tu fais ; et je vois aussi que ça est un effet de ta cordialité fraternelle. Mais, mon Ami, je remarque aussi, que voilà bien de choses où tu cours un peu vite ! et qu'une partie de ce que tu fais, nous est défendue par notre sainte religion. Si je lisais tout à nos Père et Mère, ils en auraient bien du tintoin !... (De la Bretonne, 1776, p. 262)

D'après les termes d'Évelyne Favart, Pierre est dans « un élan affectif » du mythe de « bonne entente » (Favart, 2003, p. 165). Il rappelle à son frère le devoir moral, l'éthique de la famille R**. Il remercie son 'ami', le frère complice pour sa confiance. Il lui donne aussi ses conseils de retenue. De peur de trahir la confiance, il s'abstient de lire en présence de leurs père et mère les choses auxquelles Edmond s'adonne, et qui sont également défendues par la sainte religion. La découverte de ces choses provoquera le mécontentement des parents, du tintoin contre le frère. En outre, les mêmes confidences, les mêmes complicités et les mêmes conseils se retrouvent dans les correspondances d'Ursule et Fanchon, dans *La Paysanne pervertie*. La fratrie rétivienne a une fonction de modèle et d'émulation réciproque. Les frères « se procurent des conseils et jouent des rôles complémentaires dans la relation qui leur permettent de développer des habiletés sociales et interactionnelles. La relation fraternelle joue également un rôle dans le processus d'ajustement social. » (Haxhe)

En somme, la fratrie du sang exclut toute trahison chez les personnages rétiviens : la confidentialité ne s'installe pas entre les membres de la cellule familiale ; s'est un lien de complicité entre deux personnages qui sont idéologiquement rapprochés. L'entraide dans la complicité détermine la fratrie du sang. Le cadre d'estime est réciproque chez les frères et sœurs du sang et du lait, ce qui n'est pas forcément le cas dans la fratrie du cœur.

2. LA FRATRIE DU CŒUR

Dès le XVIII^e siècle, la fratrie de sang se réduit peu à peu dans la société française, des villes. Elle se voit surplomber par la fratrie du cœur (ou la fratrie sociale). L'évocation de la fratrie du cœur renvoie au lien fraternel entre des personnages de parents biologiques différents. La relation fraternelle du cœur évoque l'affection que l'on porte envers une tierce personne, qu'on a habituellement dans la fratrie du sang. Elle est généralement motivée par des liens sociaux que Méité Méké appelle

les liens du cœur et des liens de parentés (cousin, neveu...). La fratrie du cœur est la relation fraternelle sociale ayant presque les mêmes règles de fonctionnement que la fratrie du sang. L'on constate dans les romans rétiviens une fratrie sociale qui intègre un pacte de complicité, d'entraide, de confiance, d'affection. Cependant, il n'est pas aussi rare de distinguer au sein de cette même fratrie une relation de rivalité, de jalousie, de dispute, du complot. Les personnages qui ont en commun certaines réalités sociales acceptent cette ambivalence. Le lecteur assiste dans *Le Paysan pervers* et *La Paysanne perversie* à : « un mélange d'affection, de disputes et de rivalités (qui) se multiplie et s'atténue à la fois. [...] Et le lecteur se doit de les « admettre » et les considérer comme « normaux », car faisant partie de l'ordre habituel de tout rapport fraternel. » (Koné, 2015, p. 33) Le mélange d'affection et de rivalité constitue la norme de la fratrie du cœur chez Rétif de la Bretonne.

2.1. L'AFFECTION

Dans *Le Paysan pervers* et *La Paysanne perversie*, les personnages entretiennent des relations d'amitié, de mariage et des relations parentales : ce sont des relations sociales, elles se renforcent pour aboutir à la fratrie du cœur. Le sentiment d'amour ou le lien social motive la fratrie du cœur. Telle est la nature de la fratrie entre Fanchon, l'épouse de Pierre, et les frères et sœurs de ce dernier, d'une part et de l'autre, entre Manon, l'épouse d'Edmond, et les frères et sœur de celui-ci. Aucun lien biologique n'existe entre ces personnages ; mais, ils se nomment entre eux "ma sœur" et "mon frère" : le lien du mariage crée ainsi la fratrie. La complicité et la confidentialité – qui lie Ursule à Fanchon et à Manon – marquent l'affection dans la fratrie du cœur chez les personnages rétiviens.

Dans la confiance de la fratrie du cœur, Fanchon raconte à Ursule tout ce qui se passe dans la famille au village. Le passage ci-contre en est une annonce du compte rendu de la visite d'Edmond et son épouse Manon : « Je profite de l'occasion de la chère sœur Manon, que voilà qui s'en retourne avec son mari qui l'est venu chercher, comme tu sais, ma chère bonne amie Ursule, pour t'écrire quelques mots, et te conter tout ce qui s'est passé ici à cette visite. Et d'abord je te dirai, ma fille qu'on est ici dans la joie... » (De la Bretonne, 1972, p. 68) Ursule échange les confidences avec Fanchon. Celle-ci emploie des expressions qui soulignent la complicité de leur lien affectif : ma chère amie, ma fille, mais très souvent ma sœur. Ces expressions renforcent l'affection des sœurs. De même que la fratrie du sang, l'affection fraternelle établie la complicité entre les personnages de la fratrie du cœur. Ce qui crée une confiance entre Ursule et Fanchon qui raconte tout ce qui se passe dans la famille. Cependant, Ursule lui fait le récit de ses amours, de la cour des riches amants dont elle fait l'objet dans les rues de Paris, sans oublier ses aventures ; bref, tout ce qui lui arrive et tout ce qu'elle fait en ville. Les sœurs du

cœur s'informent ouvertement de tout ce qu'elles dissimulent aux autres membres de la famille. Fanchon confirme cette confidentialité fraternelle en ces termes :

J'écris cette lettre, très chère sœur, pour la faire tenir à Mme Parangon le plus tôt possible (...) Je vous dirai que nous avons ici Edmond depuis trois semaines : et je ne lui ai pourtant pas montré votre lettre, ni à personne ; car je l'ai trouvée faite tout à fait pour femme, et point du tout pour homme, qu'il nous soit tant proche qu'on voudra... (De la Bretonne, 1972, p. 95)

Plus que les autres membres de la fratrie, Edmond est plus proche de Fanchon et d'Ursule pour être leur confident si nécessaire. Fanchon rassure sa sœur Ursule de sa complicité. Elle ne dévoile la confiance à personne, même pas à Edmond. Elle protège les secrets de la lettre d'Ursule qui est toute faite pour femme, encore plus pour elle seule. En outre, elle rend le secret encore plus hermétique en faisant la réponse non pas par bouche mais par lettre que va tenir Mme Parangon. La complicité de Fanchon met davantage Ursule en confiance qui n'hésite plus à lui confier ses secrets les plus intimes : elle fait le récit de ses aventures libertines. Cependant, elle rappelle, dans ses correspondances, qu'elle ne confie tous ses secrets qu'à cette sœur complice, Fanchon : « et voici un secret que je n'ai révélé à personne, même pas à Mme Parangon, ni à Laure, à laquelle dans mon premier trouble, j' ai écrit ce même récit. » (De la Bretonne, 1972, p. 194) Malgré la complicité de fraternelle de Fanchon, Ursule réitère la discrétion absolue : « Je ne te déguise rien, ma chère sœur ; mais je te demande le plus profond secret. » (De la Bretonne, 1972, p. 196) La découverte du secret du libertinage de la femme dans le roman cause sa disgrâce dans la société : elle perd son prestige après sa condamnation.

En marge de la complicité, de la confiance, du lien affectif, il y a bien d'autres règles auxquelles la fratrie du cœur se doit une obligation : la jalousie, l'égoïsme, la tromperie, la vengeance par la haine, tous couronnés par des disputes ; c' est la rivalité dans la fratrie du cœur. Le segment ci-dessous étudie chez les personnages rétiviens cette norme.

2.2. LA RIVALITÉ

« Les conduites de rivalité avec leur cortège de souffrance masquent celle de connivence, la jalousie aux frontières de la pathologie minimise l'entraide... » (Camdessus, 1998, p. 22) Les personnages nourrissent quelquefois entre eux des relations de rivalité. La jalousie motive les actions des uns envers les autres. La recherche des intérêts individuels est la particularité de cette forme de la fratrie du cœur. Chacun cherche à profiter de l'autre ou se venger de l'autre. La rivalité dans la fratrie du cœur obéit à des règles de fonctionnement comme la tromperie dont le but est de ridiculiser le frère et/ou la sœur du cœur. Dans *La Paysanne pervertie*,

Laure « démontre régulièrement que la solidarité apparente qui (la) lie (à Ursule) est une réalité fondée sur la recherche des intérêts individuels et le souci constant de se tourner en dérision, voire de s'humilier. » (Sidibé, 1999, p. 95) Elle montre de la sympathie dans ses premières correspondances, suivies par celles qui tournent sa sœur en dérision.

Laure souhaite entraîner Ursule dans le libertinage ; pour sa vengeance contre Edmond son corrupteur. Ursule donne naissance à un fils à la suite du viol du marquis. Laure l'empêche de faire allaiter cet enfant : l'allaitement enlève ce qui est de plus naturel dans la beauté de la femme. Ursule est rétablie de sa maternité, Laure la conduit, sous les instructions de Gaudet, dans les lieux de spectacle pour adoucir ses mœurs. Elle fait avorter le projet de mariage qu'Ursule se prépare à entreprendre avec le marquis, son violeur. Laure appelle ainsi à l'expertise du maître : « Tes projets sont renversés, l'ami, si tu n'y mets ordre : Ursule vient d'accepter [...] Voici néanmoins l'occasion de développer les ressources de ton génie... » (De la Bretonne, 1972, p. 257) La sœur œuvre à orienter Ursule vers ses désirs ; toutes deux, elles soient libertines. Laure est animée par un sentiment de : « jalousie de femme contre Ursule. » (De la Bretonne, 1972, p. 257)

Cependant, Ursule soupçonne la trahison dans la fratrie sociale de Laure, en qui elle avait confiance en suivant ses conseils. Elle fait entendre sa plainte : « ...Je suis réellement piquée ; et si je repoussais la pensée qui s'est déjà présentée deux fois, je te soupçonnerais de... ce que je ne veux pas écrire, mais que je te dirais fort bien. » (De la Bretonne, 1972, p. 281) Ursule est déçue par l'abus de confiance de sa sœur, qui ne cesse de la précipiter vers le libertinage. Ce qui n'est pas la volonté d'Ursule. Elle révèle sa lassitude d'être contrariée dans tous ses goûts : de faire allaiter son fils, ou de l'élever, ou encore de se marier avec le marquis...

En revanche, Laure répond à la plainte dans un style ironique. Vengeance assouvie, car sa sœur Ursule a perdu tout espoir de mariage. Laure s'exprime dans ces termes : « Doucement ! Comme tu t'échauffes... » (De la Bretonne, 1972, p. 282) Elle appelle Ursule, d'abord à la patience. L'expression Comme tu t'échauffes souligne la satisfaction de Laure qui est parvenue à mettre sa sœur là où elle voudrait. Ensuite, elle la tourne en dérision en miroitant sous ses yeux sa naïveté. Elle accuse la confiance d'Ursule, qui s'est laissée conduire aussi facilement dans la voie du libertinage : « Va si ton mariage a manqué, M. Gaudet s'en console [...] j'enrage de voir faire des sottises à une grande fille, qu'on mène comme une enfant, à qui l'on accroire tout ce qu'on veut, et qui ne voit que ce qu'on lui montre, en lui disant regarde !... » (De la Bretonne, 1972, p. 282) Laure est, à la fois, ironiquement mécontente et dessue de la faiblesse d'esprit de sa sœur, qui se laisse mener comme une enfant. Ursule se préserve désormais de livrer ses secrets à cette sœur dont la fratrie incarne la haine, la vengeance, la trahison. Tel que signalé plus haut, elle

fait la confiance entière à l'autre sœur du cœur Fanchon, qui incarne la complicité, l'entraide.

La rivalité « brouille (...) la nature des relations fraternelles » (Coulibaly, 2015, p. 117) et conduit à la tragédie. Laure fait croire à Edmond qu'Ursule donne encore dans le libertinage. Ce dernier la poignarde dans le dos lorsqu'elle sortait de son autel. Ainsi Edmond estime être la main punitive du céleste. La fratrie du cœur rétivienne atteint en ce moment ce que Corneille qualifie de tragédie en ces termes : « ...mais quand les choses arrivent entre des gens que la naissance ou l'affection attache aux intérêts l'un de l'autre, comme alors qu'un mari tue ou est prêt de tuer sa femme, (...) un frère sa sœur, c'est ce qui convient merveilleusement à la tragédie. » (Corneille, 1960, p. 95) La rivalité vient compléter les règles du fonctionnement de la fratrie du cœur. Chez Rétif de la Bretonne, la rivalité cesse dès lors que la motivation est atteinte. Ursule est libertine ; la rivalité que Laure nourrit se transforme en complicité dans le commerce du libertinage : « La rivalité peut (...) se transformer en affection, avec de temps à autre des retours de jalousie. » (Camdessus, 1998, p. 9)

En somme, dans la fratrie du cœur ou sociale, les personnages confidents entretiennent une relation de complicité qui leur permet de se partager les secrets. La confidentialité de la fratrie rétivienne : « accorder la primeur de l'information à ses frères (...) avant » (Koné, 2013, p. 31) tout autre personnage du récit. Cependant, d'autres frères et sœurs du cœur entretiennent des relations de rivalité ; ils se tournent en ridicule. Le lien est marqué par l'absence de confidentialité : la trahison de secret y est récurrente. Ce qui entraîne la tragédie dans le lien fraternel du cœur.

CONCLUSION

La fratrie dans les textes de Rétif de la Bretonne regroupe deux catégories : la fratrie du sang et la fratrie du cœur. La première fonctionne sur les règles de l'entraide et de la confidentialité. Les frères et/ou sœurs complices se soutiennent mutuellement vers le bonheur. L'un agit dans la quête de son bien-être et dans l'intérêt de l'autre. Cependant, la fratrie du cœur se caractérise par l'ambivalence de la complicité et de la rivalité. Les frères et sœur s'abstiennent de se confier les secrets qui sont toujours trahis. En général, l'affection lie les frères complices ; ils sont dans le même rapport que les frères du sang. Les frères rivaux cherchent à se tourner en dérision ; les uns profitent de l'ignorance des autres. La quête de l'intérêt personnel motive les actions du récit. La rivalité fraternelle prend fin lorsque le personnage qui nourrit la haine est satisfait. Elle se transforme en complicité : la fratrie du cœur rétivienne est continuellement en évolution d'une forme vers une autre.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

DE LA BRETONNE Rétif, 1776, *Le Paysan perverti ou Les dangers de la ville*, Paris, Hachette.

DE LA BRETONNE Rétif, 1772, *La paysanne pervertie ou Les dangers de la ville*, Paris, Garnier-Flammarion.

Ouvrages critiques

CALAS Frédéric, 2007, *Le roman épistolaire*, Paris, Armand Colin.

CAMDESSUS Brigitte (dir.), 1998, « La fratrie méconnue : liens du sang, liens du cœur. », *Le monde de la famille*, Paris, ESF.

CORNEILLE Pierre, 1960, *Discours de la tragédie*, Paris, La Pléiade.

DENONET Robert et PAROT François, 1956, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF.

FAVART Évelyne, 2003, « Fratries et intimités », *Sociologie et société*, Vol. 35, N°2, p. 163-182, Presse de l'Université de Montréal, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/008529ar>.

GAYE Daniel, 1993, *Les relations fraternelles : approches psychologiques et anthropologiques des fratries*, Paris, Delachaux et Niestle.

HAXHE Stephanie, *La phratrie comme nouvelle unité stable ? vers une évolution des pratiques en contexte de placement*, ResearchGate, URL : <https://www.researchgate.net/publication/324017315>.

MÉÏTÉ Méké (dir.), 2015, *Familles, fratries, relations familiales dans la littérature française et francophone de XX^{ème} et XXI^{ème} siècles*, actes du colloque de la revue Lettres d'Ivoire, Université Alassane Ouattara, Numéro spécial, Abidjan, Nouvelles Éditions Balafons.

MEYNCKENS-FOUREZ Muriel, TILMANS-OSTYN Edith, 1999, *Les ressources de la fratrie*, Ramonville Saint-Agne, Erès.

PRIEUR Nicole, 2011, « Les rivalités fraternelles », *Revue générale, réalités pédiatriques* #163.

SIDIBÉ Valy, 1999, « Représentation de l' espace, espace de la représentation », *En-quête*, n°4, Abidjan, PUCI.

SOULÉ Michel, 1981, *Frères et sœurs*, Paris, ESF.